

Le rire

Autor(en): **Schabzigre, Aimé**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 22

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221071>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LE PRÉLUDE

EST donc demain, dimanche, proclamation de la Fête des Vignerons. Ce n'est pas la Fête, mais c'en est une pittoresque et gracieuse avant-goût. Ce jour-là, Vevey est en liesse; tous les visages sourient aux visiteurs très nombreux qu'attire cette tradition.

Nos journaux ont publié, il y a quelques jours, le programme de cette cérémonie. Le cortège, dans lequel figureront, en costumes de la fête, un groupe de conseillers et d'arrière-conseillers de la noble Abbaye, l'Instrumentale de Lutry, corps de musique officiel, si nous ne faisons erreur, un détachement de Cent-Suisse, hallebarde sur l'épaule, le hoqueton, enfin, un groupe de gracieux vendangeurs et vendangeuses parcourra, l'après-midi, les principales artères de la ville et de la Tour-de-Peilz. Il y aura arrêt sur les places et dans les carrefours, où, après un roulement de tambour, pour imposer silence à la foule empressée, lecture sera donnée de la proclamation.

La tournée terminée, rendez-vous des participants au cortège dans les beaux jardins du Casino du Rivage, où une collation « méritée », suivant l'expression courante, leur sera servie.

Il nous souvient qu'à la célébration de la proclamation de la Fête de 1889, le notaire Currat, de Bulle, qui avait été engagé pour chanter, à la Fête, de sa puissante voix de ténor et en costume d'armailles, le « Ranz des vaches », était présent.

Lorsque le cortège fut arrivé au terme de son itinéraire, une collation fut aussi servie à ses participants, mais dans la cour du vieux Collège, moins riante, certes, que les ombrages et les pelouses fleuries de la promenade du Rivage, mais plus pittoresque. Les gosiers désaltérés, et savourés les sandwiches et les fumantes salées, la joie était très grande. Les Veveysans et ceux de la Tour ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, quand il s'agit de la Fête des Vignerons. On chanta des chœurs patriotiques, des chœurs de la Fête de 1865, dont Grast avait écrit la partition, des chœurs aussi de la Fête à l'étude, qui avait pour compositeur Hugo de Senger.

Le ténor Currat, après s'être fait un peu prier, noblesse oblige, voulut bien chanter le « Ranz des Vaches » dont les fiers accents faisaient vibrer les vieux murs du vénérable collège. Des bravos, des acclamations, des applaudissements de mains répondirent au brillant chanteur, dont son compatriote Castella perpétue les justes succès.

Demain donc, s'il fait beau temps — espérons-le — la cérémonie de la proclamation de la Fête de 1927 sera l'impressionnant prélude de celle-ci. Il y aura foule à Vevey; on y accourra sûrement de tous les points du canton. Et ceux qui auront vu la proclamation voudront sûrement voir la Fête, si Dieu leur prête vie. J. M.

Stratagème féminin. — Je me demande comment vous obtenez si facilement de l'argent de votre mari.
— Oh! c'est bien simple. Je fais venir maman. Et au bout de quelques jours je dis à Robert que je veux la reconduire chez elle. Aussitôt il s'offre spontanément à m'avancer les fonds nécessaires.



LO VILHIO MARELHI

N'e pardieu pas on meti quemet clli qu'on lâi dit *traitement fixe* que clique d'einterrâo et de croque-moo, omète deim lè petite coumoune. Lâi a rido de casuet. On iâdzo, faut einterrâo justo âo momente dâi feim, bin soveint quand foudrâi pouâi reduire, que l'einludze et que lâi a onna châ derrâi lo bou. Dâi z'auto iâdzo l'è quand lo blia l'è sèyi. Ao bin âi veneindze quand foudrâi allâ breintâre. Et pu, eintre feim et messon qu'on arâi quie lesi et que farâi bon crosâ, ein a pas pi ion que sondze à pêtà la groûla. L'è su : ti lè mâidzo l'ant prâi lâo condzi.

— Vo dio que l'è moo tsisant adî mau, desâi lo vilhio Tiu d'ani, quemet on lâi baillive po nom sobriquet. Crâio adî que l'è po fère einradzi. D'ailleu s'on laissève fère lè dzeim, no z'auto, lè marelhi, on porrâi pi crèvâ de fam.

Clli Tiu d'ani que vo dio étâi marelhi du dèvant lo Sonderbon, que crâio. Lâi étâi vègnâi dâi brelâre, principalement po cein que vo conto que lè moo arrevant pê rebetâie, pê fornâ, na pas à dâi termo justo. Sè desâi adan :

— Ein é zu dou sta senanna ! Sant deim lo casse orâ de mè fère atteindre onn' édzevattâie de teimps sein que l'ein ausse. Quin gouvernement, on a tot parâi ! L'è dza po cein que ié votâ nâ l'autr'hî po lè tenotmobile. Mâ voliant pas comprendre, noitrè précaut ! Clli *casuet* mè cheint mau.

L'è qu'assebin, quand l'avâi sa rebetâie d'einterrâ et que l'avâi teri quauque bats et mimameint dâotrâi z'étiu nôovo, bêvessâi quauque quartette dè pllie... et pu, aprî sè faillâi serrâ lo veintro.

On coup que trovâve que lâi avâi grand teimps que l'avâi nion einterrâ et quel'avâi son loyidzo à payi — quieinze franc per mâi po son cazâ, on bocon de courti et de plliantâdzo, on étrabillio à techivra — ie desâi :

— Quieinze franc ! trâi moo ! iô mè faut-te lè preindre ? Djan à Marc l'è oncora bon po onna senanna âo duve ; la Caton va pe mau por mé, du que l'a reprâi lo medzi. Min d'auto malâdo. Pu pas vivre. Mè foudrâi trâi moo. Einfin... à la garda ! Marc à Louis.

LE RIRE

L' peut bien y avoir une quinzaine d'années que j'assistais chez mes amis les Genevois à une représentation de gala donnée par la troupe d'un cirque dont le nom m'échappe. L'entreprise était certainement d'une envergure fort respectable, car ce soir-là, tout Genève se pressait à l'entrée de l'immense tente dressée sur la place de Plainpalais. Au fauteuil du premier rang, de jeunes élégants venaient respectueusement, avant de prendre place, baiser avec grâce et un sourire galant les mains diaphanes que leur tendaient, pleines de bienveil-

lance, les dames de Saussure, Rillet, de la Rive, de Candolle, Favre de la Grange, Boissonnas, et autres représentantes des vieilles familles genevoises qui étaient accourues admirer les prouesses des écuyers et des écuyères. Derrière les fauteuils, l'enceinte disposée en amphithéâtre regorgeait de monde. Des vieux, des jeunes, des hommes, des femmes, des gens en toilette, des ouvriers en habit de travail, s'y trouvaient réunis pêle-mêle.

Pendant deux heures sonnées, ce ne fut que haute école, acrobatie, prestidigitation, travail savant des chevaux, des bêtes fauves et autres animaux merveilleusement dressés. Les clowns, pareils à la mouche du coche de ce bon La Fontaine, étaient partout à l'œuvre, paraissant stimuler le rythme de la représentation, alors qu'ils ne faisaient que l'entraver. A 10 heures très précises, Ernest, le plus désopilant des paillasses, fit son entrée. Vêtu en arlequin et coiffé d'un chapeau pointu, il était affublé d'un nez rouge retroussé agressivement, de joues rebondies pleines de bonhomie et balançait au bas du dos un derrière, ne vous en déplaise, d'une grosseur démesurée. On aurait dit un homme vissé à un ballon aux multiples couleurs. Cette entrée faite avec gravité mit toute la salle en gaité. Les gaudrioles qu'il raconta, les danses légères auxquelles il s'astreignit sur la pointe de ses petits pieds, émerveillèrent d'autant plus que ce petit corps qui se démenait sur les tréteaux, était ridiculement burlesque avec ce nez recourbé au milieu de la figure et ce ballon colorié à l'arrière-train. Après un formidable saut dans les airs, Ernest ou l'homme en caoutchouc, ainsi que le baptisèrent instantanément les badins, retomba sur son derrière. Il s'ensuivit une détonation pareille à un coup de canon, après quoi nous vîmes surgir, dans un nuage de fumée, notre clown considérablement aminci et dont le ballon, fendu de haut en bas, laissait échapper un bout de chemise blanche. La situation était si comique que tout le monde partit d'un éclat de rire qui se répercuta à tel point qu'il en devint presque inextinguible, je m'en vais vous dire pourquoi. A peu de distance de ma place, se trouvait assis un jeune couple paraissant se trouver à la première station de son voyage de nocce : Lui, en était aux petits soins envers sa belle, et elle, rayonnait de se sentir si parfaitement choyée. Et voilà que, à l'ouïe du bruit du pétard et devant l'air bêtement penaud du paillasse tout contrit d'avoir perdu son derrière, cette jeune dame qui venait, m'a-t-on dit, de Gimel, se mit à rire et à rire d'un rire fou, ininterrompu et toujours plus bruyant. Les voisins, gagnés par l'exemple, déclenchèrent eux aussi leurs mâchoires grandes et petites, puis de proche en proche la moitié du cirque fut bientôt contaminée. Lorsque Ernest, inconsolable de la perte de ce qui avait fait sa belle prestance, voulut se hisser au-dessus des misères terrestres en cherchant à grimper au haut d'un mât de cognac, les rires redoublèrent en voyant trois autres clowns attraper à l'improviste le bout d'étoffe émergeant de ses pantalons et, avec une mimique aux effets irrésistibles, le déployer de telle façon qu'ils soutirèrent des profondeurs drapées d'Ernest une chemise longue d'au moins 6 à 7 mètres. L'un en inspecta

la couleur et l'autre y appliqua le nez, tel un chien qui flaire une piste, tandis que le troisième en attachait l'extrémité à la trompe d'un éléphant qui protesta avec véhémence. Notre jeune Gimelloise, visiblement incapable de se surmonter, lâcha alors des bordées d'un rire homérique, aussi violentes et vibrantes que des accords d'orgue. Lorsque ces accès, dans leur précipitation, s'étranglaient quelque peu, ils ressemblaient à s'y méprendre au cri de la poule quand elle vient de pondre. Aussitôt, les badauds d'imiter ces salves en exagérant, de sorte que l'on ne tarda pas à se croire en pleine basse-cour. La brave fille, totalement désespérée, trépigait debout, riait aux larmes, et chacun de nous de partager cette folle hilarité. Tous les spectateurs, tournés vers l'héroïne, se tenaient littéralement les côtes ; les paillasses eux-mêmes, d'acteurs qu'ils étaient, se transformèrent en spectateurs et, convulsés, riaient tellement, que les planches sur lesquelles ils se trouvaient, en craquaient d'aise. De ma vie, je n'ai vu une scène semblable, une pareille contagion, un tel délire, puisque pour finir chacun riait des spasmes de son voisin. Même après la disparition de la belle Gimelloise, on riait et pleurait encore au souvenir de ce que nous venions de voir et d'entendre.

Ce soir-là, je vous assure, plus d'un des témoins de cette représentation mémorable ne finit de rire qu'en s'endormant et peupla ses rêves de gens qui se démantèrent la mâchoire à force de convulsions. Quant à moi, rien que le fait de penser à cette scène m'épanouit la rate en tout temps et je ris, ris, d'avoir ri de bon cœur et d'avoir entendu une fois un rire naïf, franc, honnête et sain. — *Aimé Schabziger.*

BIBLIOGRAPHIE.

Adolphe Mex : **Amour et Politique** (scènes vaudoises). 1 vol. Librairie Gonin & Cie, Lausanne.

C'est une histoire toute villageoise que nous raconte avec humour M. Mex ; une histoire où l'on voit évoluer des personnages connus. Il y a d'abord le syndic, lequel, poussé par une épouse ambitieuse, souhaite siéger au Grand Conseil. Il a pour concurrent un jovial célibataire, sorte d'« Ami Fritz » vaudois sur lequel la jeunesse de l'endroit fonde de grands espoirs. Pour corser le récit, l'auteur a rendu son héros amoureux de la fille de son concurrent. Après l'incident, quelque peu invraisemblable, de la meule de foin, on touche au dénouement. Jean Boquenet — grâce à l'appui de Sami le boute-en-train — devient député et épouse la fille du syndic. Tout est bien qui finit bien.

Histoire toute simple, gentiment contée. On y retrouve les potins du village et les scènes éternelles au four, à la laiterie, à la pinte et au moulin. Il y a aussi les petites médisances et les querelles de surface qu'on noie dans un verre de nouveau.

C'est jeune, c'est gai, primesautier et agréable à lire. Jolis tableaux où quelques traits suffisent à vous camper un personnage. — *J. des S.*



LA LEGENDE D'ORMONT

LE vous la narrerai, si vous le voulez bien, telle qu'elle me fut souvent relatée dans le grand district.

Aux temps anciens de l'histoire helvétique, alors que nos aïeux, libles et fiers, s'adonnaient à l'élevage du bétail sans connaître les avantages du syndicalisme et la puissance des fédérations, la belle vallée de la Grande Eau était une contrée sauvage et inculte, d'un accès rendu difficile par le manque de voies de communication. La rivière torrentueuse qui débouche à Aigle y bouillonnait au fond d'une gorge encadrée de sombres forêts, repaires des loups et des ours. Le vautour des agneaux et l'aigle royal planaient, maîtres incontestés des airs, au

dessus de ces solitudes mystérieuses où le cerf altéré buvait l'écume des torrents ; les flancs des Diablerets, du Chaussy et du Chamossaire offraient un gîte sûr aux troupes vagabondes des chamois ; mais nul œil humain ne pénétrait les fourrés vierges et nulle étincelle divine de pensée ne s'était encore allumée en ces lieux rudes et primitifs.

Seuls, les génies de la Nature, qu'ont célébrés des mythologies naïves et poétiques, peuplaient à cette époque fabuleuse les grottes inaccessibles, les bois profonds et les lacs nostalgiques de nos Alpes. Fées énigmatiques et troublantes dont les évocations bercèrent notre enfance, vous fûtes les seuls témoins de ces âges révolus ! Vos formes éthérées tressaillirent aux premiers levers du soleil, rougirent aux rayons du couchant, folâtrèrent, ombres fantastiques, aux clairs de lune ; vos accents suaves ont chevauché sur la brise et sur l'onde ; vos notes claires ont retenti au long des cascades ; vos râles ont passé avec le vent et vos cris aigus ont accompagné la voix du tonnerre !

Ab initio est ordiendum !

Arrivons maintenant aux faits !

La légende explique que Saint-Pierre, prêchant la bonne-nouvelle, arriva un jour à l'entrée de la vallée. Son ministère aurait eu assez peu de succès à Aigle, les indigènes du bourg, très attachés au culte de Bacchus, s'étant, paraît-il, montrés réfractaires à l'enseignement de l'apôtre. Les « Aiglons » auraient même été tentés de faire au zélé missionnaire un mauvais parti ; Pierre voyant qu'il perdait son latin, résolut de remonter le cours de la rivière dans le but d'atteindre le haut-pays.

Le vaillant pionnier poursuivit courageusement son itinéraire en dépit des difficultés qu'une nature indomptée accumulait sur ses pas. Il fallait bien l'âme trempée d'un saint pour réaliser un tel projet.

Pierre arriva ainsi au cœur de la montagne, à un endroit appelé aujourd'hui le Champ Pélerin, sans jamais rencontrer d'autres êtres vivants que les bêtes du bon Dieu ; il acquit ainsi la conviction que l'espèce humaine n'avait pas encore pris pied dans la contrée. « Dommage, pensait-il, un si beau pays ! »

Le saint s'était assis et avait frugalement déjeuné de baies et de miel sauvage. Il avait planté sa houlette à ses côtés. Son regard émerveillé parcourait la vallée dans les deux sens ; au nord, la chaîne des Diablerets étincelait dans toute sa splendeur ; au midi, les Alpes valaisannes se découpaient dans l'azur, fermant la trouée au fond de laquelle se devinait la bourgade d'Aigle.

A cette vue, un cri s'échappa de la bouche de l'apôtre : « Seigneur, fais un miracle ! »

Ces paroles étaient à peine prononcées qu'une chose inouïe et surnaturelle s'était accomplie. La houlette du bon berger avait disparu et, à sa place, se trouvait un autochtone adulte vêtu d'une blouse bleue et d'un pantalon de milaine, coiffé d'un bonnet rond. Loin de paraître embarrassé, le nouveau venu en ce monde ne manifestait pas la moindre timidité ; il ôta même son bonnet avec un geste de politesse innée et se tourna vers le Saint en lui demandant à qui il avait l'honneur de parler.

Pierre avait beaucoup voyagé mais il ne lui était probablement jamais arrivé pareille aventure, si l'on peut qualifier d'un terme aussi banal semblable infraction aux lois de la nature ! Il se nomma.

De plus en plus fort ! « Charmé, Saint Pierre ! s'écria alors le naturel avec empressement ; dans ce cas, ne pourriez-vous pas me donner l'adresse du juge de paix ? »

Le nouvel Adam, propriétaire sans conteste de toute la terre qui s'étendait devant ses yeux, pressentait-il déjà des délimitations territoriales futures ? Comme la légende s'arrête là, nous nous garderons bien de conclure.

Un journal du Pays d'En-haut qui avait reproduit l'histoire s'est attiré les lignes suivantes de son confrère ormonan, par lesquelles nous terminerons :

« Ce qu'on oublie de dire, c'est la réponse que fit Saint Pierre à cette étrange question. La

» voici dans toute sa simplicité : De juges de paix, je n'en connais qu'un au pays d'Amont (Pays d'En-haut), mais comme il est déjà surchargé de travail, je ne vous conseille pas de vous adresser à lui. »

Alphonse Mex.

Le premier pas. — (Madame causant à son mari qui conduit la première fois son instructeur.)

— Oh ! mon cher ! Avant de t'en aller, dis-moi vite où se trouvent les polices de ton assurance sur la vie !

Le grand spirite. — Excusez, Monsieur, est-ce vous qui faites se mouvoir les meubles sans les toucher ?

— Précisément, Madame.

— Alors, cela ne vous ferait-il rien de m'aider ? Je dois changer de place notre piano à queue...

LA MÈRE GRINCHE

L'AI horreur des gens pénibles, de ces êtres qui ne rêvent qu'à ce qu'ils pourraient bien inventer pour chicaner leur prochain. Or, la mère Grinche est le type classique de ces maritornes qui se plaisent à sécréter leur fiel à tous propos et contre tout le monde.

Dire qu'elle est belle, serait trop dire ; mais, la traiter de laideron serait, cependant, une calomnie. C'est bien assez déjà, d'avoir le caractère mal fait, sans que le physique s'en mêle encore !

Figurez-vous, cependant, une grosse matron d'au moins 25 ans par jambe, haute en couleurs, barbue et moustachue à rendre jaloux les aspirants de la Pontaise ! Son regard est acide comme un citron, et sa voix tranchante et tonitruante. Tout ce qui n'est pas elle ou ne gravite pas autour d'elle dans une servile obéissance, ne compte pas. Ses désirs sont plus que des ordres, auxquels chacun, de près ou de loin, doit se plier.

Parfois, elle rit, la mère Grinche ; figurez-vous alors un paquet de graisses molles qui se trémoussent à l'étroit dans un corset, cela, accompagné des cris de satisfaction d'une poule qui a fait l'œuf. Son mari, car elle a un mari, doit filer doux, sans jamais oser émettre la moindre objection aux ordres de sa plantureuse et irascible épouse. Pas méchant pour un sou, il encaisse toutes les avanies avec une résignation et un héroïsme dignes d'éloges ; aussi, il jouit de la commiseration de tous aux alentours. On ne leur connaît pas d'enfants ; justicieu ! Heureusement ! Que serait la progéniture d'un pareil phénomène ?

Les pauvres gosses du quartier n'osent pas s'approcher, sous aucun prétexte, du repère de cette Mélusine ; elle les renvoie, alors, impitoyablement à la maison ; et, si l'un d'eux pleure, aux environs, elle le contrefait, avec des grimaces impossibles à décrire. De plus, elle ne veut pas, non plus, qu'on la regarde ; à la braver en cela, l'on s'expose à un mauvais compliment. Personne, aux alentours, ne lui adresse la parole, et pour cause ; elle vit cloîtrée dans son logis, détestant tout le monde et détestée de chacun ; au reste, personne ne serait disposé à se prendre de langue avec elle ; car elle a un répertoire aussi varié que choisi, issu du dictionnaire de certain quartier mal famé, ou trop bien « femmé », comme vous voudrez, où elle était autrefois jeune-première ! — *Pierre Ozair.*

La Patrie Suisse. — Très beau et remarquablement réussi, le No 888 de la « Patrie Suisse » (18 mai) ; quarante et quelques superbes photographies l'illustrent. Il s'ouvre par le beau médaillon du graveur et médailleur Fritz Landry, par lui-même. Il nous apporte ensuite le portrait de François Odermatt, le chancelier du Nidwald, qui vient de fêter son soixantième anniversaire ; une intéressante monographie de la bonne ville de Moudon richement illustrée ; de délicieux portraits de chiens ayant figuré à l'exposition canine internationale de Winterthur, des vues du rallye-ballon automobile de Zurich, des remparts de Bellinzona, que l'on va restaurer, d'un gracieux et artistique groupe rythmique et cinq belles reproductions de tableaux du célèbre peintre genevois Jacques-Laurent Agasse (1767-1849). C'est encore la page des grandes actualités étrangères, celles des sports et de la mode, si appréciées. — *F. B.*